

persistent reader will find scholarship, originality, and plenty to argue with therein.

Phillip McCann
Memorial University of Newfoundland

Jean Hamelin. *Histoire de l'Université Laval: les péripéties d'une idée*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1995. Pp. 341.

D'où vient l'idée d'une université? Ou est-ce que ce n'est plutôt, comme le suggère Jean Hamelin, une idée qui se fait et se refait "au fil [des ans et] des événements"? On parle donc des péripéties d'une idée.

Sortir des archives poussiéreuses l'histoire d'une université et la rendre vivante et dynamique, c'est l'oeuvre de l'historien lavallois de renom, Jean Hamelin, dans *l'Histoire de l'Université Laval: les péripéties d'une idée*. On voit en tâtant et en analysant ce bijou que Hamelin s'est acquitté de sa tâche avec flair et avec élégance.

Fondée en 1852, et inaugurée en 1854, première université francophone des Amériques, l'Université Laval, institution humaine reflétant les péripéties idéelles de la société d'où elle est née, a évidemment toute une histoire à raconter. Celle-ci se raconte d'ailleurs dans le discours narratif, dans l'histoire événementielle, dans le récit humain—style discuté et adopté consciemment par Hamelin, qui lui permet de mieux cerner non pas seulement l'évolution d'une institution à vocation intellectuelle mais aussi la contribution humaine de ceux qui l'ont vécue et l'ont influencée.

Historien de marque, Hamelin a bien su faire joindre les deux bouts inextricablement reliés—le monde universitaire des idées et la société d'où elle jaillit. Il nous fait voir, par exemple, qu'à la façon d'Ortega y Gasset, l'Université Laval, si elle était une personne, aurait pu proclamer dès sa fondation: "Yo soy yo y mis circunstancias." Du côté des francophones, on a vu qu'au début, il fallait contrer les manigances d'une bourgeoisie anglophone montante qui retenait, avec la complicité du gouverneur britannique, Metcalfe, les leviers de contrôle du gouvernement "durhamien" du Canada-Uni des années 1840, laquelle coalition voulait supprimer le français par la voie assimilatrice du système d'éducation à tous ses paliers. En 1843, il se mijotait au parlement de Kingston des amendements des chartes du King's College (Toronto) et du McGill College (Montréal) ainsi que l'idée de la création d'une University of Upper Canada. Garantir par l'intermédiaire de l'éducation tertiaire un leadership exclusivement de langue anglaise des deux Canadas, c'était garantir la disparition du français comme langue du développement

intellectuel et des affaires. Comment s'y opposer? “[E]tablir à Québec une université qui serait dans le Canada-Est le pendant de l’Université de Toronto dans le Canada-Ouest” (p. 22). D’ailleurs, ça se passe, mais non sans passer par les avatars idéels d’une société canadienne-française tiraillée par des forces majeures et des idéologies divergentes—démocratie laïcisante des patriotes ou théocratie ultramontaine des évêques. L’histoire se corse; on s’aperçoit déjà que l’idée d’un Canada français monolithique n’est que mythe et illusion. Terre féconde pour y planter une université!

Au fil des ans et des événements, on voit que l’Université Laval croît et évolue à l’image de la société québécoise, canadienne et internationale qui l’entoure et l’englobe. Comme toute institution humaine, surtout l’université, elle sert le plus souvent de prophète et de précurseur, mais la métamorphose traîne parfois en longueur dans son for intérieur et, partant, elle suit occasionnellement les traces d’autres forces menant la charge du changement dans la société—les journaux et certaines revues spécialisées, les hommes politiques, les mouvements estudiantins, féministes et ainsi de suite.

En bon historien, Hamelin sous-divise l’histoire de l’Université Laval en périodes échelonnant et marquant des étapes importantes dans son développement. On passe donc en revue à tour de rôle la période de gestation de l’idée de l’université, le lancement du projet (1843–52), la fondation de l’Université Laval (1852–54) et l’attribution de sa charte royale, ses débuts difficiles (1855–74), les arrangements laborieux et les douleurs des années de croissance (1875–1901), son cinquantenaire acclamé et célébré (1902) où Hamelin fait le bilan des cinquante premières années de son existence et fait noter en même temps ses parachèvements, les temps des ajustements et des accomodements (1902–17) où elle se trouve balancée entre son passé et l’avenir, l’envol des années 1918–29 et la mise sur pied d’un enseignement supérieur en lettres, en sciences et en philosophie, l’entrée dans la modernité (1929–52) où la science sinon le positivisme prend de l’essor et où le quotidien des universitaires alterne temps consacré à la recherche et temps consacré à l’enseignement, le Québec en liesse de 1952 qui célèbre le centenaire de l’université (et où il est de nouveau de mise que Hamelin fait un second bilan des défis et des accomplissements d’un siècle de l’Université Laval), l’édification d’une université pontificale moderne (1952–65), la nouvelle Université Laval (1966–71), sa mise en route laborieuse (1971–76) et l’université au service de son milieu (1977–92), tout couronné d’un bilan fait en 1994 où Hamelin en arrive à la conclusion que “les réalisations du passé sont garantes de l’avenir” (p. 322).

Le livre, qui a comme thème l’histoire d’une université, ne témoigne nulle part, chose appropriée, de cloisonnement ni de repliement. Ainsi met-il en évidence, par exemple, les multiples ouvertures sur le scène internationale, les

activités où l'Université Laval s'engage dans des projets coopératifs avec l'Université de Toronto et ailleurs, et ainsi de suite. Il sait aussi faire le récit des événements tout en se permettant parfois un petit regard critique sur ce qu'on concevait alors comme "la nature des choses." Chemin faisant, on a vu les anicroches de l'Université Laval et de sa progéniture, l'Université Laval à Montréal qui deviendra l'Université de Montréal, lors de l'émergence de cette dernière comme entité universitaire autonome. Les querelles entre les mouvements laïcs et religieux ou libéraux et conservateurs, ceux favorisant la prééminence de la philosophie, de la théologie et des belles lettres versus ceux prônant un rôle prépondérant pour les sciences et pour la technologie, les partisans de la direction ecclésiastique versus celle d'élus démocratiques, les défenseurs du rôle primordial de l'université dans l'enseignement, dans la recherche ou dans le service à la communauté, les avocats des modèles tant administratifs que curriculaires de type soit nord-américain soit européen (surtout français), entre autres, y ont toutes droit de cité.

En cours de route, Hamelin n'a pas négligé non plus l'idée de l'université *sui generis* où s'inscrit justement l'Université Laval comme cas particulier. Il nous a donc fait passer par l'Université de Bologne, première université du monde, et par l'Université de Paris, toutes deux fondées à l'époque médiévale. Et dans sa conclusion, il souligne: "Fondamentalement, l'université contemporaine est fille de l'université médiévale: un lieu voué à la production des connaissances et à la formation d'une relève savante au moyen d'un enseignement guidé par les règlements du raisonnement juste" (p. 323). Dans ce même survol, on est aussi amené à réfléchir à trois modèles historiques de l'université: la transmission du savoir universel pour cultiver et perfectionner l'intelligence des individus (Grande-Bretagne), l'avancement des connaissances par une recherche scientifique et désintéressée de la vérité (Allemagne), et la promotion du progrès de la société par l'association de la théorie et de la compétence professionnelle et, plus largement, de la théorie et de l'action par le transfert technologique, le recyclage et l'éducation permanente de la main d'oeuvre (États-Unis). Du pain sur la planche pour toute université en quête de se définir!

En fin de compte, l'Université Laval, détentrice de sa charte royale et de sa charte pontificale des années 1800, s'est révolue pour devenir l'université moderne, démocratique et laïque qu'elle est aujourd'hui. Elle compte 40 000 étudiants dans toutes les disciplines et s'inscrit dans la tradition des grandes universités de recherche nord-américaines. Berceau de la culture d'expression française en Amérique, elle a hérité d'une responsabilité prépondérante par rapport à l'essor de celle-ci qu'elle entend toujours bien assumer.

Hamelin a su mener à bien ce travail d'envergure. Même d'une perspective technique, il n'y a que deux ou trois petites fautes de frappe dans les 341 pages

du livre: 1948 pour 1848 à la page 27, tocologie pour toxicologie à la page 45 et la mention à quelques reprises de la 'race' française (momenclature imprécise et inappropriée).

Il y a d'ailleurs quelques lacunes. Comment laisser sombrer dans l'oubli, par exemple, d'éminents professeurs/administrateurs tels que Lorne Laforge, doyen pendant quinze ans de la Faculté des lettres au cours des années 1970-80, ou des finissants de renom tels que Brian Mulroney et Lucien Bouchard (entre autres, j'en suis sûr)? Ce n'est qu'un petit reproche car Hamelin a évidemment su démêler très bien l'impondérable. Il admet volontiers d'ailleurs qu'il ne rend pas compte de la totalité de l'évolution et de la situation de l'Université Laval (p. 325). Je proposerais toutefois l'inclusion dans une telle oeuvre future d'annexes pertinentes qui permettrait de combler des lacunes telles qu'celles citées ci-dessus.

A l'instar de Hamelin, on peut bien souhaiter à l'Université Laval bonne chance et longue vie! Toute personne intéressée à l'histoire de cette institution, du Québec, ou des universités en général ne peut mieux passer quelques heures fort agréables et édifiantes qu'en lisant cette excellente histoire.

Peter-J. Heffernan
l'Université de Lethbridge

Peter C. Emberley and Waller R. Newell. *Bankrupt Education: The Decline of Liberal Education in Canada*. Toronto: University of Toronto Press, 1994. Pp. 189. Can\$17.95 paper, Can\$40.00 cloth.

The unrelenting assault upon the contents, processes and outcomes of schooling in Canada and the United States continues. It is a broadly based attack, coming from media, governments, *ad hoc* commissions, interest groups, educational critics writing for middle-class public consumption, and academics writing for fellow scholars and the university student market. *Bankrupt Education* is a work falling into the latter category, although it will surely also find a small readership in the general educated public.

Perhaps the best place to start an appreciation of the strengths and weaknesses of *Bankrupt Education* is with the recognition that it is not really one book at all; it is two. That, however, is not what the authors intended. "Liberal education is, in short, a journey from the particular to the universal and back again. In this book we have imitated this classical form" (p. 137). The authors begin with "the controversies over education in Canada today" (p. 137) in chapters 2 and 3, then go beyond the particular contemporary context of Canada to the historical and geographical sweep of chapters 4 and 5, and